



AMICALE DES RESCAPES DE LA REBELLION DE 1964

Monsieur Christian DUEZ

Président

Cité Noël Lustre, 115

7134 - RESSAIX

Tél. - Fax : 064/33.02.11

Email : christian.duez@skynet.be

Banque ING - IBAN : BE97.3710.2166.8149

Bulletin de liaison trimestriel n° 28 - Octobre 2012.

Le mot du Président.

Nous voici déjà au terme d'une année d'activité pour l'Amicale et à la veille de notre **rencontre annuelle le 24 novembre 2012.**

Comme chaque année, notre rendez-vous d'été fut très agréable dans un beau cadre, vous avez pu le constater par le compte rendu du dernier bulletin.

Outre cette journée, j'ai également participé, en compagnie de Monsieur et Madame TIMMERMANS ZOLL, à la journée souvenir de KONGOLO pour le 50^{ie} anniversaire de l'assassinat de vingt Missionnaires le 1^{er} janvier 1962.

Le 1^{er} septembre, j'étais présent, avec mon épouse à la cérémonie organisée au monument Lt LIPPENS, Sgt DE BRUYNE à BLANKENBERGE, par l'AMI-FP-VRIEND WEST VLANDEREN, en hommage aux victimes civils et militaires belges des opérations en Afrique.

Cette année, il y a changement majeur concernant le lieu de notre repas le 24 novembre. Le restaurant « STANLEY », où nous avons l'habitude de nous retrouver est fermé pour travaux. J'ai donc du trouver un autre établissement, n'étant pas de Bruxelles et ne connaissant que peu la ville, j'ai sollicité le concours de Michèle et Alain TIMMERMANS.

Sur les trois restaurants proposés, j'en ai retenu un qui me semblait plus correcte. Comme pour le « STANLEY », la proximité d'un arrêt de Métro était importante pour ceux qui utilisent les transports en commun. Il s'agit de la Brasserie Restaurant « LE CHAPEAU BLANC » sis Rue WAYEZ, 200 à 1070 ANDERLECHT, à proximité de la Station de Métro SAINT-GUIDON.

Je m'y suis rendu afin de me faire une opinion sur place et demander des propositions de menu. L'établissement a un cachet particulier, style des années 30, et dispose d'une salle séparée où nous serons installés.

Vous trouverez tous les renseignements utiles ainsi que le formulaire d'inscription en fin de bulletin.

J'aurais grand plaisir de vous retrouver, je l'espère nombreux, pour commémorer ensemble le 48^{ie} anniversaire de la tragédie des événements de 1964 en Province Orientale.

D'ici là, portez-vous bien, n'hésitez pas à rameuter vos amis et connaissances à se joindre à nous. Nous aurons un cadre différent des autres années, mais comme le dit si bien un adage populaire, « Peu importe le flacon, pourvu qu'on ait l'ivresse. »

Bonne lecture à tous, mes meilleures amitiés, cordialement,

Christian DUEZ.

GOETZ VON WILD

SIMBA, SIMBA !

Lors du dernier épisode nous avons laissé GOETZ et son compagnon confrontés à des tirs à l'extérieur alors que les Pères sont dans l'église pour célébrer la messe. Par la fenêtre GOETZ voit les gardiens déguerpir.

Libération.

Bruit d'un véhicule, puis on toque à la porte d'entrée! Qui est-ce ? Faut-il ouvrir ? Les balles sifflent, nous restons accroupis dans la cuisine. Enfin quelque un casse la porte. Je risque un regard et je vois un homme tout rouge de poussière. Il appelle : « Il ya quelque un ? »

Ce doit être un blanc, nous sortons de la cuisine et nous reconnaissons un soldat blanc, un mercenaire belge. Il nous demande où se trouvent les autres otages ? Je lui dit qu'ils sont dans la chapelle. Alors il veut casser la porte de la chapelle Je lui demande d'attendre et j'appelle. Une Sœur me répond : « Laissez-nous tranquille, nous sommes à la messe! »

Je crie : « Les libérateurs sont arrivés! » Alors elle ouvre la porte et tombe au cou du soldat. Suit Monseigneur AGWALA et les autres Sœurs belges et italiennes, puis le frère WOLFGANG. Ensuite timidement une par une les Sœurs congolaise. Le Mercenaire, très étonné, me demande : « C'est quoi ça ? » Je lui réponds que se sont des religieuses et s'il les laisse, les rebelles vont les massacrer. Alors il me dit d'attendre et il part. Quelques minutes plus tard il revient avec un bus, dans lequel tout le monde prend place.

Il nous conduit au centre du poste de WAMBA. Nous faisons la connaissance du Capitaine Bob NODDYN, Commandant du 56 Commando. Ses soldats vont au centre commercial pour chercher les Grecs. L'attente est longue. Une des Sœurs belge dit au Capitaine qu'elle a encore une bouteille de whisky à la maison. Nous partons aussitôt dans une jeep.

A la maison des Sœurs, nous constatons, que le commandant n'ya pas passé la nuit, les rebelles savaient que l'attaque était imminente. Je ne trouve pas le whisky, mais un grand panier plein de beignets que la sœur avait préparé pour le voyage. De retour au centre, je lui remets le panier. Elle retrousse sa soutane, plonge son bras dans le panier et retire la bouteille de whisky !

Avant de partir, j'approche le capitaine, pour lui signaler que mon ami et associé HULSMANS avec sa famille sont restés dans sa plantation. Nous examinons la carte. Le capitaine me dit, qu'il est impossible de passer avec la colonne sur le bac de la rivière NEPOKO, et d'envoyer un véhicule seul serait trop dangereux. « Mais », me dit il, « nous avons des hélicoptères, ils iront le chercher. »

La colonne de véhicules se met en route pour PAULIS, distant de 126 km. Nos libérateurs étaient au nombre d'une vingtaine. Dans le bus la vingtaine de religieuses congolaises. Devant, à coté du chauffeur est assis l'Abbé, curé de la paroisse de WAMBA, une mitrailleuse sur les genoux. Notez bien que le bus n'avait plus de pare-brise, pour pouvoir tirer et tant pis pour la poussière.

A mi-chemin, les deux hélicoptères nous rejoignent. Arrivé à PAULIS je demande l'hélicoptère, pour chercher Monsieur HULSMANS, mais Monsieur LADRIERE était plus rapide que moi : il en a pris un pour chercher sa femme, qui est restée à la plantation MAPOTEMA. Il faut attendre le lendemain, car le soir approche.

L'État Major est installé à la Procure de la Mission. Le Major MARCHAL m'interroge sur le lieu où se trouvent les autres otages. Je lui explique qu'ils ont été amenés à MUGBERE. Il me

demande, si je connais MUGBERE et après ma réponse affirmative, me demande, si je suis d'accord de servir comme guide ? Évidemment, j'accepte, d'autant plus que ma femme et mes enfants s'y trouvent toujours. Alors le Major me dicte l'ordre de marche pour le commando de Sud-africains, qui doit mener l'opération. Le Major me dit : départ à 04.00 h. Je lui rétorque que ce serait trop tard.

Donc nous partons à 01.00 h. A la bifurcation de NEKALAGBA les rebelles nous attendent. Ils tirent sur la colonne qui passe. Un des SIMBA s'accroche à la dernière jeep. Le soldat lui fait lâcher prise à coups de pieds! Quelques kilomètres avant GAO, quatre camions viennent à notre rencontre. Ils s'arrêtent au bord de la route. Les Mercenaires les mitraillent aussitôt. Je vois couler le sang d'une carrosserie, comme si on avait renversé un fût de 200 litres

Ceci a étouffé dans l'œuf la contre-offensive que le général OLENGA voulait lancer su PAULIS le jour de l'An. A la sortie de GAO une bifurcation. On m'appelle pour indiquer la route de MUGBERE. Nous apercevons une auto blindée sur la route. Un soldat constate, qu'elle est vide. Du monde dort dans le gîte à côté de la route. Leur compte est vite réglé. Les Sud-africains s'emparent alors de l'auto blindée, qui est incorporée dans notre convoi.

Nous arrivons à MUGBERE à l'aube. Dans le poste, on nous tire dessus. Nous nous arrêtons à la sortie. Le Lieutenant Rhodésien me demande : « Où se trouvent les otages ? » « Ils doivent être à la prison. » « Mais de là on tire » « Alors, vous voulez les libérer ou non ? » « Oui, mais alors, vous devez nous accompagner! » C'est-ce que j'ai fait, assis sur une jeep, derrière l'auto blindée. Je ne vois pas se qui se passe devant, mais sur le coté dans la fenêtre du gîte j'aperçois un casque colonial blanc, tel qu'il est porté par les Sœurs. J'y cours et trouve à l'intérieur du gîte un groupe de religieuses à genou. Pendant ce temps, la porte de la prison s'ouvre et se referme aussitôt. L'auto blindée tire dans la porte! Les Sœurs me disent : il ne faut pas tirer, dans la prison se trouvent les Pères! »

Le Père qui avait ouvert la porte, a aperçu l'auto blindée des rebelles et, pris de panique a refermé la porte. Malheureusement, il est gravement blessé à la jambe. C'est le même, qui m'avait dit un jour : « Ici, nous ne nous en tirerons pas indemne. » Prémonition ?

La Soeur NATALINA me demande de l'accompagner au gîte, où elle a oublié un sac. Le fusil dans une main, la Sœur à l'autre, nous y courons pendant qu'on nous tire dessus. Quelques rafales de mitraillette par la jeep et c'est le calme, les rebelles se sont repliés.

Parmi nous aussi quatre diplomates : deux Belges, un Espagnol et un Italien. Monsieur le Consul GIACOMELLI me demande, où l'on pourra trouver Monsieur RIGOLI le chef d'atelier de la gare ? Je connais sa maison et nous nous y rendons. Devant la maison, le Consul; comme dans un opéra crie : « Signor RIGOLI, siamo venuto da liberare! » Malheureusement, du signor RIGOLI, nous ne trouvons aucune trace.

De retour au centre du poste, nous voyons arriver un hélicoptère. Il prend à son bord le Père blessé et une dame enceinte. On me dit que si l'on dégage la piste d'atterrissage, le deuxième hélicoptère pourra prendre plus de personnes. Nous nous y rendons et huit femmes sont embarquées.

Les SUDAFS, pendant ce temps, font sauter le bureau d'État, rempli de munitions. Ensuite, le Lieutenant me demande la suite de l'ordre de mission.

L'État major à PAULIS m'a indiqué, qu'il fallait chercher d'autres prisonniers à la plantation INDULA. On y va. Arrivé à la première maison d'habitation nous ne trouvons personne. Le Lieutenant veut faire demi-tour. Je lui signale l'existence de la grande maison à l'autre bout de la plantation.

Là, le premier que je vois c'est mon ami CHRISTOS. Si je me souviens bien, il y avait 17 personnes en tout. On les embarque tant bien que mal jusqu'à la grande route, où les camions nous attendent.

Entre-temps, nous avons appris que des femmes européennes sont encore détenues à

BETONGWE. Aussi les hélicoptères ont signalé par radio des activités suspectes dans ce poste. La décision est prise de nous y rendre.

En cours de route, nous arrivons à la bifurcation de ma plantation, distante de quatre kilomètres de la grande route. Je donne un signal, la colonne s'arrête. Je demande au Lieutenant une jeep pour chercher ma famille.

Il me demande : « Pourquoi, ta femme n'a pas été emprisonnée ? »

« Parce qu'elle est africaine ! » « Ah, cafre, » il me rétorque, « laisse tomber, tu viendras avec nous en Afrique du Sud et tu trouveras une femme blanche » Je lui dis que je vais les laisser rentrer seul à PAULIS, sans guide. Il me répond qu'il trouvera bien le chemin. Alors, j'utilise mon dernier atout : « A la plantation, il y a encore du Whisky ! »

Aussitôt, il met à ma disposition une auto blindée et une jeep mitrailleuse ! Arrivé au camp des travailleurs : Personne ! Si je vois un gamin, donc les gens ne doivent pas être loin. Devant ma maison, je frappe le gong. Peu après les hommes accourent. Le clerc Michel me remet ma sacoche avec les documents, le chauffeur arrive avec la bague et la montre. Je mets la bague à mon doigt et lui laisse la montre. Un travailleur dit savoir où se cache ma femme avec les enfants. Il part aussitôt les chercher. Le CAPITA AMBOKO me donne la clef du coffre-fort (vide) et la caisse de Whisky ! Je lui en laisse une bouteille.

Ma femme arrive avec les enfants. Elle avait préparé des valises, mais il y a trop, nous ne prenons que deux. Elle me remet l'étui de cigarettes en argent, qu'elle a sauvé des rebelles. Malheureusement, ses sœurs n'apparaissent pas : prises de panique, elles sont loin. Je ne peux rien pour mes gens, nous devons partir.

De retour à la grand route, nous sommes accueillis avec acclamations !

Les Sœurs s'emparent de mes trois enfants. Elles les enveloppent avec leur soutane contre la poussière.

Après 10 kilomètres, nous atteignons le poste de BETONGWE. Aucune résistance. Nous cherchons les prisonnières. Elles devaient se trouver au gîte. J'y vais, mais ne trouve personne. Je me dirige vers la maison d'habitation. Quelqu'un vient à ma rencontre, me disant, qu'il n'y a personne ! J'y vais quand même et au salon je vois des valises. Je pousse la porte de la chambre et là se trouvent les femmes, à genou pour éviter les balles qui pourraient entrer par la fenêtre.

Le Lieutenant nous demande d'embarquer tout le monde sans retard, car nous voulons regagner PAULIS avant la tombée de la nuit. La colonne se met en route, suivi d'un immense nuage de poussière, car nous sommes en pleine saison sèche.

A MATESEKANEBUDU nous essayons quelques coups de feu. Nous ripostons sans nous arrêter. Les Sud-africains roulent à tombeau ouvert.

Peu avant PAULIS, l'un des camions avec les otages libérés tombe en panne : transbordement des passagers, puis nous rentrons à PAULIS.

Je suis logé avec ma famille à la procure du diocèse. Ma femme veut changer les vêtements des enfants : Malheur on a pris la valise des belles-sœurs au lieu de la sienne !

Le lendemain c'est la St Silvestre. L'hélicoptère s'appête à chercher Monsieur HULSMANS. Comme il n'y a pas de place pour moi, je montre la plantation sur la carte au pilote. Deux heures après, il revient avec la famille HULSMANS ! Mon ami n'a plus de peau sous les pieds. Les rebelles l'ont fait marcher pieds nus toute la journée de la veille dans la brousse. Une religieuse le soigne et lui met des pansements.

Tout le monde essaie de mettre de l'ordre dans le peu des affaires sauvées, mais surtout dans nos têtes. La Sœur NATALINA vient me trouver : Son sac a disparu, à cause du transbordement des passagers la veille. Je veux consoler la Sœur en lui disant qu'elle aura plein de vêtements neufs une fois arrivée en Italie. La Sœur me dit : « Ce n'est pas pour les vêtements. J'y avais caché le calice de l'église de MABONA ! »

Le Major MARCHAL me montre une jeune femme congolaise avec trois petits enfants : « La connaissez-vous ? » « C'est ANINGI! Son mari belge a été tué par les rebelles. » Le Major les met dans un avion militaire à destination de LEOPOLDVILLE. Ensuite elle est envoyées en Belgique et reconnue comme veuve de guerre.

Notre tour vient le lendemain, 1 janvier 1964. Dans l'avion, un C130, piloté par les américains, une bonne centaine de passagers. On est assis tant bien que mal. Un Américain s'approche de moi.

« Comment peut-on reconnaître des rebelles SIMBA ? »

Je lui parle d'une entaille sur le sourcil, difficilement décelable. Je signale en outre, que les militaires, assis en face de moi, faisaient régulièrement de la musique lors des exécutions. Il me dit « Ne vous en faites pas. »

Nous atterrissons à NDJILI. Une porte latérale s'ouvre et on appelle : »Les musiciens s'il vous plait, les musiciens » Ils sautent de l'avion directement dans un camion. Je ne les ai plus vu. Après leur départ, la grande porte arrière s'ouvre, nous descendons et je suis accueilli par mon ami UELI SCHÜLE de la Croix Rouge Suisse.

Ici se termine l'épopée de GOETZ, de sa famille et de ses connaissances. Sincères remerciements à GOETZ pour son récit passionnant et réaliste.

Au fil des épisodes, nous avons vécu les souffrances, les craintes des différents protagonistes. Il nous est facile d'imaginer leur situation ayant été confronté à une situation similaire.

Il leur a valu de la chance, le courage et le dévouement des militaires volontaire pour s'en sortir. Nous devons encore remercier tous ces militaires grâce auxquels tant de vies ont été sauvées au Congo.

Remarquons également que malgré la rébellion, l'infrastructure routière, ainsi qu'un tissu économique, avec les nombreuses plantations, fonctionnaient encore au Congo. Alors qu'actuellement dans ce pays, toujours sans sécurité, l'état des routes et de l'économie sont catastrophiques.

Le prochain récit sera celui d'un rescapé de STANLEYVILLE, au plaisir de vous retrouver dans notre prochain bulletin.

Invitation à notre repas annuel.

Après lecture de ce récit passionnant, passons maintenant aux informations relatives à notre rendez-vous du 24 novembre.

Je vous attends nombreux le **24 novembre 2012 pour 12 h au Restaurant Brasserie « LE CHAPEAU BLANC » 200, Rue WAYEZ à 1070 ANDERLECHT.** Plan d'accès en annexe.

Voici le menu qui vous sera servi pour 35 euros par personne, hors boisson.

Kir au Pinot blanc et ses amuses bouche.

Saumon fumé d'Écosse.

Jambonneau à la moutarde.

Tiramisu au Spéculoos.

Café.



Monsieur

Adresse : Rue

CP Localité



.....

Participera au repas du 24.11.12 au restaurant « Le Chapeau Blanc » accompagné de personnes

Je souhaite être placé, avec mes convives, à la table de Monsieur.....

Je verse la somme de € pour PAF, au compte n° **BE97.3710.2166.8149** de Mr Ch. DUEZ.